

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 12 février 2026. LULLY / MOLIERE : Le Bourgeois gentilhomme. Denis Podalydès / Eric Ruf / Christian Lacroix / Christophe Coin

Hier soir jeudi 12 février, l'Opéra Royal de Versailles a vibré au rythme des fastes de la comédie-ballet versaillaise. Pour la première d'une série de dix représentations tant attendues, la reprise du *Bourgeois gentilhomme* du duo Molière / Lully mis en scène par Denis Podalydès a une fois de plus fait mouche. Portée par une équipe artistique au sommet de son art, cette production – rodée sur les plus grandes scènes francophones depuis sa création il y a 15 ans au Théâtre des Bouffes du Nord ! – a trouvé un écrin à sa mesure dans le mirifique cadre de l'Opéra Royal, pour enchanter un public conquis d'avance.

Dès les premières mesures dirigées par le *maestro* **Christophe Coin** depuis son violoncelle, c'est une évidence : nous ne sommes pas là pour assister à une simple pièce de théâtre, mais pour vivre une expérience totale, une recreation savante et joyeuse de ce que fut le génie fusionnel de **Molière** et **Lully**. À la tête de musiciens de son **Ensemble La**

Révérance (placés à cour), Christophe Coin tire de ses musiciens une énergie à la fois élégante et bondissante. Les *intermèdes* musicaux ne sont pas de simples pauses, mais de véritables respirations dramatiques, portées par la virtuosité des instrumentistes, avec un clavecin particulièrement étincelant sous les doigts d'**Yvan Garcia**.

Mais le théâtre, c'est d'abord une affaire de corps et de voix, et **Denis Podalydès** signe une mise en scène d'une intelligence lumineuse. Il restitue l'intégralité de l'œuvre, faisant dialoguer le texte ciselé de Molière et la musique dansante de Lully avec une fluidité confondante, sans jamais que l'un ne prenne le pas sur l'autre. Sa lecture met en avant la capacité d'étonnement et d'émerveillement de son héros, rendant son extravagance aussi touchante que risible. Et pour incarner cette folie douce, il fallait un comédien hors pair, qu'il a su trouver en la personne **Pascal Rénéric** : un Monsieur Jourdain monumental ! Il est tout à la fois, avec une énergie folle : le parvenu naïf, l'élève appliqué, le mari berné et l'illuminé du « Mamamouchi ». On rit de ses maladresses, mais on est étrangement ému par son désir d'être un autre. Face à lui, **Isabelle Candelier** campe une Madame Jourdain magnifique de bon sens et de verdure populaire. Son franc-parler est un roc inébranlable dans le délire ambiant, et sa complicité avec la servante Nicole est un pur régal. **Manon Combes**, justement, est une Nicole irrésistible, insolente et drôle, dont la sincérité désarme et fait mouche à chaque réplique. La troupe des comédiens est d'une homogénéité rare. On savoure aussi les facéties de **Julien Campani**, aussi à l'aise en Maître de musique maniéré qu'en Dorante le parasite aristocrate, tandis que **Jean-Noël Brouté** compose un Covielle futé et complice, véritable moteur de l'intrigue. Autour d'eux, tous, du maître de philosophie aux laquais, servent la farce avec une précision d'horloger.

Visuellement, le choc est à la hauteur du lieu. Les décors d'**Éric Ruf**, fait d'immenses rouleaux de draps blancs évoquant

à la fois l'étoffe du drapier et les coulisses du théâtre, installent une scénographie à la fois simple et d'une élégante évidence. C'est le terrain de jeu idéal pour les costumes, signés **Christian Lacroix**. Le couturier s'en est donné à cœur joie, opposant le monde austère et sombre de la bourgeoisie au *technicolor* flamboyant de l'aristocratie. Les costumes de la cérémonie turque sont un feu d'artifice, un délire baroque qui transporte littéralement le public dans un songe oriental. Et parce que le *Bourgeois* est aussi un ballet, la chorégraphe **Kaori Ito** insuffle de son côté une énergie virevoltante aux trois danseuses réunies ici : **Windy Antognelli**, **Flavie Hennion** et **Artemis Stavridis**. Leur présence, omniprésente et gracieuse, rythme les intermèdes et ajoute une touche de poésie aérienne à l'ensemble.

Côté musique, en plus de l'orchestre, les voix sont à l'avenant. La soprano **Cécile Granger** égrène ses airs de cour avec une grâce infinie, tandis que le haute-contre **Romain Champion** fait montre d'une maîtrise impressionnante, avec des aigus d'une clarté rare. Le ténor **Jean-François Novelli** et le baryton **Marc Labonnette** complètent ce plateau vocal d'exception, ce dernier étant un Grand Mufti mémorable, à la fois solennel et grotesque, lors de la cérémonie d'anoblissement, véritable morceau de bravoure du spectacle.

Lorsque pour finir, toute la troupe, comédiens, chanteurs, musiciens et danseurs, réunie sur le plateau, entonne le chœur final « *Quels spectacles charmants, Quels plaisirs goûtons-nous !* », l'osmose est parfaite. Le public, debout, n'a pas tari d'applaudissements, saluant chaque artisan de cette fête totale. Sous le somptueux plafond royal, cette équipe de rêve a offert hier soir une leçon de théâtre musical, un moment de grâce pure où le génie de Molière et Lully a retrouvé toute sa jeunesse et sa superbe. Un enchantement à ne manquer sous aucun prétexte, jusqu'au 22 février à l'Opéra Royal donc !...

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 12 février 2026.
LULLY / MOLIERE : Le Bourgeois gentilhomme. Denis Podalydès /
Eric Ruf / Christian Lacroix / Christophe Coin. Crédit
photographique (c) Baptiste Lacaze / Opéra Royal de Versailles

**CRITIQUE, opéra. MARSEILLE,
opéra municipal, le 9
novembre 2025. VERDI :
Falstaff. G. Mastrototaro, S.
Jicia, F. Sempey... Denis
Podalydès / Michele Spotti**

Ce dimanche, j'étais à l'hosto...

– Vous étiez-souffrant ?

*– Non, j'étais... à l'Opéra de Marseille ! Ils y
avaient brillamment repris la mise en scène de
Falstaff de **Denis Podalydès**, déjà présentée à
Lille, Luxembourg et Caen. L'action se déroule*

***dans un hôpital à l'ancienne : lits en fer blanc,
carrelage noir et blanc, néons au pâle éclat de
lune malade. C'était l'époque où le trou de la
Sécu n'existait pas, où les Urgences n'explosaient
pas – mais où la médecine n'était quand même pas
aussi performante qu'aujourd'hui !***

Dans cet hosto-là, le bedonnant Falstaff est un drôle de malade. On le perfuse au vin. Ses infirmières sont les commères de Windsor. L'auberge de la Jarretière du 2ème acte devient la salle commune... et la forêt du troisième le bloc opératoire ! Ne croyez pas qu'on y soit sous anesthésie. Tout va, court, rebondit, avec une malice légère – et une Alice qui ne l'est pas moins. (C'est le prénom d'une des commères, Alice Ford !). Il y a même de la poésie, à la fin, dans... la ronde des lits en fer blanc au pays des fées ! On assiste aussi, au final, à une opération à bedaine ouverte du pauvre Sir John Falstaff – lequel retrouve sa sveltesse de jeunesse.

Le public adhère. Marseille applaudit à tout rompre.

Giulio Mastrototaro donne un Falstaff flamboyant, qui remporte, à juste titre, un triomphe personnel à la fin. Ce faisant il fait honneur à... un Marseillais. Car c'est le célèbre baryton Victor Maurel, natif de Marseille, qui créa Falstaff en 1893 à la Scala de Milan. Et c'est ainsi que la Canebière peut revendiquer un peu de l'histoire de *Falstaff* ! Mastrototaro mêle l'agilité d'un baryton bouffe rossinien à la chair sonore verdienne.

Comme on pouvait s'y attendre, **Florian Sempey** est également un Ford magnifique. On aurait tort de séparer les joyeuses commères, tant elles sont unies dans l'action, le talent et le brio : **Salomé Jicia** (Alice Ford) à la voix pulpeuse, **Hélène Carpentier**, dont le soprano clair nous offre une Nanetta exquise, **Héloïse Mas** (Mrs Page), dont on remarque la beauté du

timbre, quand **Teresa Iervolino** qui est une Mrs Quickly de caractère. Il n'y a que du bien à dire du ténor clair et lumineux d'**Alberto Robert**. Cette distribution de grande qualité est fort bien complétée par **Raphaël Brémard** (le docteur de cet hôpital en folie), **Carl Ghazarossian** (Bardolfo), et **Frédéric Carton** (Pistola). Evoquons aussi la belle participation des chœurs.

Dans la fosse, la musique de Verdi vit, vibre, pétille. Et cela sous la direction fort efficace d'un jeune chef italien (accessoirement le directeur musical de la maison phocéenne !), aux allures de jeune premier qui, visiblement, a ses *groupies* dans la salle, le déj& grand **Michele Spotti** !

Seul nuage : les décalages dans les ensembles du 1er acte – qui se sont heureusement dissipés dans la fameuse fugue finale « *Tutto nel mondo è burla* » (« *Le monde n'est que farce* ! »)

Ah, comme on les aime ces dimanches à l'hosto !...

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal, le 9 novembre 2025. VERDI : Falstaff. G. Mastroianni, S. Jicja, F. Sempey... Denis Podalyes / Michele Spotti. Crédit photo (c) Christian Dresse

**OPÉRA DE MARSEILLE. VERDI :
Falstaff. Les 9, 11, 13 et 15
nov 2025. Giuliano
Mastrototaro, Salome Jicia,
Florian Sempey... Denis
Podalydès (mise en scène) /
Michele Spotti (direction)**

Octogénaire, Giuseppe Verdi achève – avec *Falstaff* – son immense carrière lyrique dans un dernier éclat de rire ; il prend congé de la vie avec un opéra d'une jeunesse étonnante qui se termine par un pied-de-nez fugué qui nous dit : « *Tout au monde est farce* ». L'excellent Arrigo Boïto a écrit l'un de ses meilleurs livrets d'après Shakespeare. La musique pétille de fantaisie et l'action se confond avec le chant : Verdi entre dans le XXe siècle.

Musique théâtrale et d'une rare justesse, situations irrésistibles et surtout portraits psychologiques ciselés, dans le respect des caractères de Shakespeare... tout dans Falstaff relève du génie : l'action et le chant y sont

idéalement fusionnés. Vaniteux, cynique et sans scrupules, Falstaff est humain, trop humain : il nous renvoie à nos propres travers.

Ce séducteur grossier et ridicule suscite bientôt la vengeance des femmes (les fameuses commères de Windsor : les dames Alice Ford, Mrs Page et Quickly) qui s'en donnent à cœur joie bien avant l'époque *MeToo*. Mais au final, à l'issue d'une féerie nocturne où tous les villageois occupent un rôle, la vérité jaillit : le destin de Falstaff est identique à celui de tout homme sur terre.

Créée à Lille, la production mise en scène par **Denis Podalydès** (avec les costumes de **Christian Lacroix**) se passe dans un hôpital ; elle a suscité un accueil enthousiaste et les lauriers de la critique. Dirigés par **Michele Spotti**, les interprètes sont à la hauteur de cette fable cruelle et mélancolique.

VERDI : Falstaff (1893)
4 représentations à l'Opéra de Marseille
dimanche 9/11/2025 – 14h30
mardi 11/11/2025 – 20h
jeudi 13/11/2025 – 20h
samedi 15/11/2025 – 20h



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra de Marseille :
<https://opera-odeon.marseille.fr/programmation/falstaff-1>

Durée : 2h35 (avec entracte)

distribution

VERDI: Falstaff

opéra en 3 actes
Livret de Arrigo BOITO
Création à Milan, à La Scala, le 9 février 1893

Direction Musicale : **Michele SPOTTI**
Mise en scène Denis : **PODALYDÈS**
Assistant à la mise en scène : Laurent DELVERT
Réalisation de la mise en scène : Jean-Christophe MAST
Décors : Éric RUF
Costumes Christian : LACROIX
Lumières : Bertrand COUDERC
Collaboration aux mouvements : Cécile BON

Alice Ford : Salome JICIA
Nanetta : Hélène CARPENTIER
Mrs Page : Héloïse MAS
Mrs Quickly : Teresa IERVOLINO

Sir John Falstaff : Giulio MASTROTOTARO
Fenton : Alberto ROBERT
Ford : Florian SEMPEY
Docteur Caius : Raphaël BRÉMARD
Bardolph : Carl GHAZAROSSIAN
Pistol : Frédéric CATON
Comédiens : Laurent PODALYDÈS-MIQUEL,
Léo REYNAUD

Orchestre et Chœur de l'Opéra de Marseille

Dernière représentation à l'Opéra de Marseille, le 14 juin
2015

critique

LIRE notre critique de Falstaff de VERDI par Denis Podalydès (Opéra de Lille, mai 2023) : <https://www.classiquenews.com/critique-opera-lille-opera-de-lille-le-4-mai-2023-verdi-falstaff-t-christoyannis-g-myshketa-g-philiponet-julie-robard-gendre-d-podalydes-a-allemandi/>

C'est avec Falstaff (1893), l'ultime opéra de Verdi que Caroline Sonrier referme la saison 22 / 23 de l'Opéra de Lille, en invitant – pour la première fois dans son théâtre – le célèbre Sociétaire de la Comédie Française, Denis Podalydès à mettre en scène le chef d'œuvre testamentaire du Maître de Busseto. L'homme de théâtre choisit ici de



transposer l'action dans un hôpital (à moins que ce ne soit un asile ?...) de l'entre-deux guerres (à en juger les décors du fidèle Eric Ruf et des costumes du non moins fidèle Christian Lacroix...). Et si l'ouvrage perd au passage un peu de sa truculence, il ne manque pas pour autant de verve ; les scènes cocasses fourmillent telle celle où c'est par intraveineuse qu'on « administre » à Falstaff le précieux liquide rouge (du vin bien sûr, pas du sang !) dont il est friand.

CRITIQUE, opéra. LILLE, Opéra de Lille, le 4 mai 2023. VERDI : Falstaff. T. Christoyannis, G. Myshketa, G. Philiponet, Julie Robard-Gendre... D. Podalydès / A. Allemandi.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Comique, le 23 juin 2025. GOUNOD : Faust. J. Dran, V. Santoni, J. Boutillier... Denis Podalydès / Louis Langrée

Vous croyez tout connaître sur *Faust* (1859), le chef d'œuvre de Charles Gounod ? Il n'en est rien ! Suite à la nouvelle édition proposée par Paul Prévost avec le concours des équipes du *Palazzetto Bru Zane*, l'Opéra Comique s'intéresse à la version originale avec dialogues parlés et mélodrames. De quoi découvrir des morceaux totalement inédits, ainsi qu'une meilleure lisibilité de l'action dévolue aux personnages secondaires. Autour de la mise en scène élégante de Denis Podalydès, la direction flamboyante de Louis Langrée rend au drame toute sa ferveur grandiose, au service d'un plateau vocal idéal dans la nécessaire diction.

A l'instar d'autres chefs d'oeuvre immortels tels que *Carmen* ou *Boris Godounov*, *Faust* connut de multiples moutures, du fait des modifications opérées par le compositeur lui-même au gré des représentations, de Paris jusqu'à l'étranger. Appelé improprement «opéra» à sa création au Théâtre Lyrique de Paris, l'ouvrage avait en réalité été conçu pour une troupe d'opéra-comique, rompue aux dialogues parlés et au mélodrame. L'écriture des récitatifs, ainsi que d'un ballet, viendra quelques années plus tard, lors d'une recreation triomphale à

l'Opéra de Paris. Si Gounod avait souhaité que les deux versions coexistent, ce qui fut le cas pendant quelques années (à Bruxelles notamment), c'est finalement la mouture opératique qui s'imposa durablement. Il faut une nouvelle fois remercier le *Palazzetto Bru Zane* de s'être penché sur cette rareté, révélée par le très beau disque [dirigé par Christophe Rousset en 2019](#). Une production scénique a également vu le jour l'an passé à Cologne ([voir ici](#)) – signe de la popularité de l'ouvrage en Allemagne.

Produit en partenariat avec l'Opéra de Lille, ce spectacle ne reprend pas tout à fait la partition utilisée par le *Palazzetto Bru Zane*. Il s'agit en réalité d'une version intermédiaire entre celle de la création en 1859 et plusieurs modifications opérées les années suivantes, notamment l'inclusion de la «*Chanson du nombre 13*», révélatrice de la fascination populaire pour les symboles et les coïncidences, en lieu et place de la ronde du *Veau d'or*. Plus généralement, la coloration sur instruments d'époque voulue par Christophe Rousset trouve ici une interprétation plus traditionnelle avec l'Orchestre national de Lille, sous la battue engagée de Louis Langrée. En dehors de quelques passages où le plateau est couvert dans les ensembles, le geste hautement architecturé du directeur de l'Opéra Comique fait mouche pour rendre ses lettres de noblesse au drame, porté par un lyrisme incandescent. Pour autant, Langrée n'en oublie pas les parties plus intimistes, aux phrasés souples et aériens, qui font tout le prix de l'art de Gounod.

La distribution réunie n'appelle que des éloges, malgré quelques réserves de détail. Ainsi de **Julien Dran** qui donne à son rôle de Faust, déjà étrenné avec succès sur plusieurs scènes en France ([notamment à Limoges](#)), une *maestria* digne de son attention au texte et au sens. Sa diction parfaite n'est pas pour rien dans le plaisir rencontré, de même qu'un timbre éclatant dans les passages en pleine voix. Seule la voix mixte laisse entendre quelques défauts techniques dans les sauts de

registre. A ses côtés, **Vannina Santoni** impose une Marguerite rayonnante d'éclat, parfois un rien monolithique dans les nuances. C'est là le seul reproche que l'on peut faire à cette interprète, par ailleurs très convaincante dans les dialogues. La scène célébriissime des bijoux la voit aussi maîtriser sa voix charnue, sans recours à un *vibrato* trop prononcé. Également très applaudi, **Jérôme Boutillier** (Méphistophélès) donne une nouvelle leçon de classe et de malice, en lien avec les intentions de la mise en scène, nous y reviendrons. Il faut toutefois accepter le parti-pris d'un rôle plus burlesque dans la version pour opéra-comique pour pleinement apprécier son interprétation toute d'esprit et d'intelligence, aux graves limités et peu puissants. Rien de tel pour **Lionel Lhote** (Valentin) qui passe la rampe sans difficulté, laissant seulement entendre un aigu trop étroit d'émission. On aime aussi le Siebel de **Juliette Mey**, d'une élégance suprême de ligne, tandis que **Marie Lenormand** réjouit en Dame Marthe délicieusement délurée. Enfin, le **Choeur de l'Opéra de Lille** parvient à relever le défi des *tempi* parfois dantesques de Louis Langrée, surtout côté féminin, au prix d'une belle cohésion d'ensemble. Assurément l'un des grands atouts de la soirée.

En centrant l'action sur l'humain, la mise en scène de **Denis Podalydès** ravit par sa simplicité et son classicisme toujours au service de la bonne compréhension des péripéties. La scénographie très sombre, à l'instar des costumes au début, évoque l'état dépressif du rôle-titre, accaparé par ses velléités de suicide. L'apparition de Méphistophélès et de ses deux acolytes permet de les voir littéralement tirer les ficelles de l'action, comme un Monsieur Loyal fiché de ses fidèles serviteurs. L'idée de Podalydès consiste à fuir les artifices fantastiques pour imaginer le diable comme une incarnation de la mauvaise conscience de Faust, libératrice de ses nombreuses frustrations. Le drame n'en devient que plus trivial, avec la tentative d'acheter les grâces de Marguerite par un coffret de bijoux, avant de la rejeter en deuxième

partie, une fois lassé de ses atours. Le tout est finement réglé, en un esprit forain, un rien trop figé au I, malgré l'apport bienvenu d'un couple de danseurs. L'assemblage élégant des éléments scéniques permet de figurer autant une église qu'un échafaud, sans artifices inutiles. La deuxième partie du spectacle va plus loin encore dans cette volonté d'épure, en mettant l'accent sur le devenir énigmatique de l'enfant de Marguerite, qui erre sur scène comme une bête en sursis. Un travail d'une belle probité au niveau de la direction d'acteur, toujours au service de l'ouvrage et des interprètes.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Comique, le 23 juin 2025. GOUNOD : Faust. Julien Dran (Faust), Vannina Santoni (Marguerite), Jérôme Boutillier (Méphistophélès), Lioniel Lhote (Valentin), Juliette Mey (Siebel), Anas Séguin (Wagner), Marie Lenormand (Dame Marthe), Chœur de l'Opéra de Lille, Mathieu Romano, Louis Gal (chefs de chœur), Orchestre National de Lille), Louis Langrée (direction musicale) / Denis Podalydès (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra Comique, jusqu'au 1er juillet 2025. Photo © Sophie Brion

VIDEO : « *Faust vu par Louis Langrée* »

**CRITIQUE, théâtre (musical).
VERSAILLES, Opéra Royal, le 5
janvier 2024. MOLIERE /
LULLY : Le Bourgeois
gentilhomme. Denis Podalydès
/ Christophe Coin.**

Créée en juin 2012 à Lyon, cette production du
Bourgeois Gentilhomme mis en scène par Denis
Podalydès reste, plus de dix ans après,
extrêmement fraîche et vivifiante. Christophe Coin
dirige depuis la basse de violon la musique de
Jean-Baptiste Lully, interprétée par les solistes
de l'Ensemble La Révérence, restituant ainsi la
conception à deux mains de Molière et Lully, alors
que la chorégraphie de Kaori Ito confère une
touche moderne à cette comédie-ballet vieille de
350 ans.



Sur la scène de l'**Opéra Royal du Château de Versailles**, les murs en bois de Monsieur Jourdain et ses rideaux modestes, probablement de coton et de lin, simplement suspendus aux fils de fer, donnent un contraste saisissant avec le somptueux cadre doré de la salle. Devant ce décor ouvert, les spectateurs s'installent à leurs places. Pas de rideaux de scène qui s'ouvrent, donc pas de trois coups non plus. Les lumières baissent, mais pas tout à fait, et l'on continue à discuter avec les voisins quand une chanteuse vient s'asseoir devant un pupitre et commence à fredonner à la bougie. La scène est calme, mais bientôt les maîtres de musique et de danse entrent avec les musiciens et les danseurs. Dès la première scène, ces derniers s'affairent et leurs agitations annoncent l'aventure folle et mouvementée du bourgeois naïf jusqu'au ridicule.

Les costumes fastueux et opulents de ces maîtres d'art vont de pair avec leurs maquillages outranciers, symbolisant la vanité que Molière caricature à fond. Dans ses créations, **Christian Lacroix** caractérise les personnages avec différents registres vestimentaires : traditionalistes dans les habits de cour (Monsieur Jourdain, maîtres de musique et de danse), jeune malin aux cheveux façon hippie (Dorante), femmes modernes avec des robes de style XIXe siècle (Madame Jourdain, Dorimène, Lucile)... Pour les musiciens, il dessine une veste et un pantalon noirs avec une chemise blanche, inspirés d'habit du XVIIIe siècle mais avec des coupes contemporaines. Les danseurs s'habillent également en noir et blanc. L'esprit joueur du couturier est partout visible, dans les souliers rouges des hommes de cour, les draps orange qui couvrent les faux turcs, le teint rouge de perruques des dignitaires... C'est un véritable festival de couleurs et de formes, qui dépasse librement un simple question de style et donc le cadre de l'époque. Tout comme la pièce de Molière elle-même.

Il en va de même pour la scénographie d'**Éric Ruf** : un immense podium-escalier qui apparaît par l'étroite porte, un poteau qui ressemble à un poêle et qui se transforme en trône de Mamamouchi, une barre verticale comme dans une caserne de pompier (ou celle d'une *pole-dance* !), sur lequel des personnages se glissent pour descendre...

Pascal Rénéric incarne magistralement Monsieur Jourdain jusqu'aux moindres gestes, jusqu'aux moindres regards. Ses répliques sont si naturelles qu'on croirait voir un vrai Monsieur Jourdain ! Ainsi, son sens exceptionnel de comédie est pleinement épanoui. Autour de lui, des femmes de caractère, à commencer par une Nicole débordante de vie (**Manon Combes**), Madame Jourdain (**Isabelle Candelier**) et Lucile (**Leslie Menu**), toutes énergiques à leurs manières, reflétant leur esprit d'indépendance. Nous ne sommes peut-être pas les seuls à y voir le même trait de caractère que chez les femmes dans les opéras d'Offenbach ?

Pour la musique, il y a d'abord le plaisir d'entendre, dans le premier acte, une *sarabande*, une *bourrée*, une *gaillarde* et une *canarie* enchaînées avec entrain. La musique se joue parfois dans les coulisses ou derrière les rideaux, ou encore, les musiciens se retirent en jouant, y compris pour la basse de violon et la viole de gambe, créant ainsi des reliefs sonores théâtraux. Il est à noter que le violiste **Francisco Mriulich** fait entendre également sa voix de ténor avec grande justesse, en jouant de la guitare baroque, notamment dans le dernier acte. Parmi les chanteurs, le baryton **Marc Labonnette** se démarque nettement avec son autorité vocale incontestable, cette autorité qui lui vaut largement la grandeur du Grand Mufti qu'il joue avec délice. À la fin, le hautboïste **Vincent Robin** apparaît avec sa musette de cour, conférant une atmosphère à la fois rustique et innocente, comme pour rappeler la nature de Monsieur Jourdain. Quant à la chorégraphie de **Kaori Ito**, elle s'avère pétillante et enjouée, apportant davantage de touches modernes à la production, et rendant la scène plus vivace – même si, parfois, un décalage avec la musique des instruments d'époque donne une très légère impression bancale.

CRITIQUE, théâtre (musical). VERSAILLES, Opéra Royal, le 5 janvier 2024. MOLIERE / LULLY : Le Bourgeois gentilhomme. Denis Podalydès (mise en scène), Christophe Coin (direction musicale), Eric Ruf (scénographie), Kaori Ito (chorégraphie), Pascal Rénéric (Monsieur Jourdain), Ensemble La Révérence. Crédits photographiques © Pascal Victor.

VIDEO : Teaser du « Bourgeois gentilhomme » du duo Molière/Lully par Denis Podalydès

STREAMING opéra. VERDI : Falstaff à l'Opéra de Lille, ce soir, ven 22 sept, 19h. Allemandi / Podalydès (mai 2023)



Visionner en streaming, ce soir, le dernier opéra de Verdi, [Falstaff](#), à l'Opéra de Lille. En façade, c'est un ivrogne et coureur de jupons ; mais le héros façonné par Shakespeare est aussi une figure touchante par sa fragilité et ses

contradictions qui en réalité brosse le portrait aiguisé de notre humanité : Falstaff est aussi un personnage attachant et complexe, que le metteur en scène Denis Podalydès interroge dans un décor conçu comme un hôpital délabré. Dans la fosse, l'Orchestre National de Lille sous la baguette du précis et virevoltant **Antonello Allemandi**. Dans les costumes signés Christian Lacroix, les chanteurs réunis dont l'excellent **Tassis Christoyannis** dans le rôle-titre, promettent un spectacle contrastés et percutant ; s'il est pointé du doigt, la proie des moqueries et manipulations de tout un village, Falstaff tend le miroir, dévoile notre propre travers et en invitant à accepter en un rire final salvateur, opère une catharsis collective où chacun, proie ou bourreau, peut devenir le sujet de l'autre. Une comédie relativiste qui est aussi de la part d'un Verdi octogénaire, une leçon de sagesse, d'humanité fraternelle, d'élégance théâtrale. Photo © Simon

Gosselin.

STREAMING opéra, diffusé le 22 sept 2023 à 19h CET
REPLAY : disponible **jusqu'au 22 mars 2024** à 12h CET

Enregistré le 24 mai 2023.

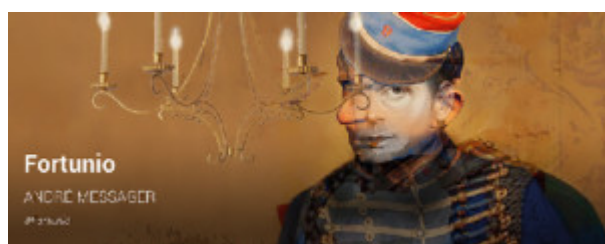
VOIR Falstaff à l'Opéra de Lille (production de mai 2023) :
<https://operavision.eu/fr/performance/falstaff-1>

notre critique

Présentée en mai 2023, que vaut cette production ? LIRE ici
notre critique de Falstaff à l'Opéra de Lille (par notre
rédacteur en chef Emmanuel Andrieu, présent lors de la
représentation 4 mai 2023): « pleine de verve et de scènes
cocasses » / même si l'enchantement poétique du tableau de la
Forêt de l'Herne ne séduit pas totalement... :
<https://www.classiquenews.com/critique-opera-lille-opera-de-lille-le-4-mai-2023-verdi-falstaff-t-christoyannis-g-myshketa-g-philiponet-julie-robard-gendre-d-podalydes-a-allemandi/>

CRITIQUE, opéra. LILLE, Opéra de Lille, le 4 mai 2023.
VERDI : Falstaff. T. Christoyannis, G. Myshketa, G.
Philiponet, Julie Robard-Gendre... D. Podalydès / A. Allemandi.

COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 12 déc 2019. MESSENGER : FORTUNIO. Cyrille Dubois. Langrée / Podalydès...



COMPTE-RENDU, critique, opéra.
PARIS, Opéra-Comique, le 12 déc
2019. MESSENGER : FORTUNIO.
Cyrille Dubois. Langrée /
Podalydès... Malgré la grève (et

la pluie), battant le pavé parisien mais équipé de bonnes chaussures, l'espoir d'assister à un Fortunio réussi, nous porte. En particulier s'agissant des voix car le spectacle lui, a déjà été créé ici même en 2009, il a 10 ans déjà. Rien à dire donc sur la (première alors) mise en scène à l'opéra de **Denis Podalydès** (décors d'Eric Ruf) : sobre, forte, jouant sur la gravitas rentrée d'un destin contrarié, sur l'étouffant huis-clos d'un drame bourgeois avec uniforme. Le mouvement des personnages et la direction d'acteurs revendique les choix de Podalydès, homme de théâtre avant tout et qui sait déplacer les profils, fixer des attitudes sans que jamais le chant ne s'en trouve minimisé. Le livret de Caillavet et Flers d'après Alfred de Musset (Le Chandelier) relève du drame bourgeois voire du vaudeville assez routinier (avec la chambre et son armoire) que rehaussent les costumes Belle-Époque de **Christian Lacroix**. La vérité des sentiments et des situations qui s'y

révèlent d'une justesse absolue, touchent au cœur des pulsions et intentions de chaque protagoniste. L'analyse y est décapante et permet de distinguer ce qui relève du masque artificiel comme du désir premier, primitif, viscéral qui pilote chacun. Finalement dans un chassé croisé de figures superficielles, se détache la sincérité de Fortunio dont l'amour touche au cœur Jacqueline, l'infidèle, prétendue insouciante.

Superbe distribution pour la reprise de Fortunio



Habité autant que diseur, et d'une articulation qui colle parfaitement aux situations, **Cyrille Dubois** affirme son excellence parmi les meilleurs ténors français de l'heure : ils ne sont pas nombreux à un tel degré d'intelligibilité. Homme blessé mais digne dans son ineffable douleur à la quelle il sait proposer une incarnation à la fois tendre et naturelle. Avec ses couleurs romantiques évidentes, une gravitas comme filigranée qui rappelle en particulier dans les actes III et IV, le tragique noir de Werther de Massenet que le chef Messenger a beaucoup dirigé. D'autant que la Jacqueline de la soprano, cristalline elle aussi, **Anne-Catherine Gillet**, beauté courtisée par tous, fait surgir peu à peu et tout en subtilité cette attraction magique qui l'aimante à Fortunio. La cantatrice et actrice articule, habite, incarne, colorant chaque mot avec une attention juste, exemplaire. Nous l'avions remarqué à l'Opéra de Tours en Juliette dans Roméo et Juliette de Gounod : même intensité ardente, même angélisme grave, un naturel qui éblouit par sa sincérité. Jean-Sébastien Bou, en partenaire idéal, fait un impeccable capitaine Clavaroché : avisé, inspiré, déterminé sans arrogance ni supériorité. Il connaît son personnage, celui de l'amant sûr de lui, un rien conquérant, d'autant mieux qu'il assurait cette partie dès la création de 2009.

Tel un Don Pasquale maladroit, finalement attendrissant, le mari trompé, incarné par **Franck Leguérinel** affirme aussi une évidente crédibilité. Comme le Landry, séducteur et en verve de **Philippe-Nicolas Martin**. Comme ses partenaires, son profil offre un contrepoint marquant à la profondeur solitaire du personnage de Fortunio.

Aux nuances dramatiques et scéniques des chanteurs, tous impeccables acteurs, répond la finesse de l'orchestre sur instruments anciens, l'**Orchestre des champs élysées** fondé par Philippe Herreweghe : de la légèreté digne de l'opérette façon Paris, et du wagnérisme dans les résonances plus ambivalentes des sentiments de Jacqueline pour Fortunio et vice versa... De sorte qu'on ne saurait écouter meilleur Messenger, ainsi révélé à nouveau dans ses accents intimistes, ses troubles expressifs

qui fusionnent chant et théâtre.



COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 12 déc 2019. MESSAGER : FORTUNIO.

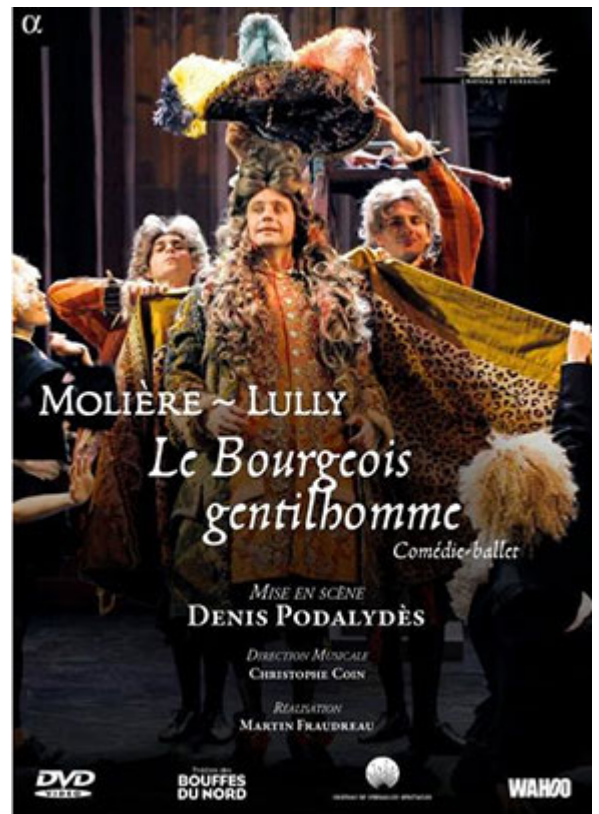
Cyrille Dubois, Fortunio
Franck Leguérinel, Maître André (le mari trompé)
Anne-Catherine Gillet, Jacqueline (l'épouse infidèle)
Jean-Sébastien Bou, Clavaroché (l'amant)
Philippe-Nicolas Martin, Landry
Thomas Dear, Lieutenant de Verbois
Aliénor Feix, Madelon
Luc Bertin-Hugault, Maître Subtil
Pierre Derhet, Lieutenant d'Azincourt
Geoffroy Buffière, Guillaume
Stéphanie Daniel, Lumières

Chœur Les Eléments
Orchestre des Champs-Élysées
Louis Langrée, Direction
Denis Podalydès, Metteur en scène

Illustrations : © Stefan BRION

DVD, compte rendu critique. Molière / Lully : Le Bourgeois Gentilhomme. Denis Podalydès (1 dvd Alpha)

DVD, compte rendu critique.
Molière / Lully : Le Bourgeois
Gentilhomme. Denis Podalydès (1
dvd Alpha). Avant l'invention de
la tragédie en musique (1673), la
Cour de France s'enthousiasme
pour les comédies ballets dont Le
Bourgeois Gentilhomme (Chambord,
1670). Le duo Molière et Lully
font une farce mordante qui
épingle la vanité d'un parvenu
bien ridicule. Tel un dindon qui
use et abuse jusqu'à
l'indigestion d'une « farce »
bien garnie... (dans les deux sens
du terme), Monsieur Jourdain joue
les aristos, se paie à grands frais divers « maîtres » ... de
musique et à danser, d'armes et de philosophie sans omettre le
tailleur comme les cuisiniers qui offrent bonne chère au
maître de maison flanqué de son parasite flatteur Dorante qui
amant de Dorimène, fait croire à son riche ami que cette
dernière en pince pour lui... s'il la couvre de cadeaux et de
bijoux (dont surtout un beau diamant scintillant). Sans
flatteurs et escrocs, il n'est pas de dindon magnifique et ce
Bourgeois Gentilhomme a tout du parfait nigaud qu'on trompe et
qu'on dépouille.



La pièce mise en scène par Denis Podalydès présente au public
la cohorte des flagorneurs, si inspirés en flatteries

payantes, réglées en séquences successives tel un grand ballet social. La comédie amoureuse pointe son nez aussi grâce aux personnages de Cléonte et de Lucile... Les deux jeunes âmes s'aiment mais le premier non gentilhomme ne peut prétendre épouser la fille Jourdain. C'est alors que Covielle (en vrai cerveau du clan et également serviteur de Cléonte) élabore un stratagème pour que Cléonte, devenu « le fils du Grand Turc » demande la main à Jourdain qui ... accepte illico trop flatté d'être devenu mamamouchi , c'est à dire Paladin (grand final de l'acte IV). Finauds, Molière et Lully se sont entendus à célébrer l'art et le goût authentiques qui ne s'apprennent pas, au contraire de ce Jourdain ridicule qui s'entête à les maîtriser sans y rien entendre ...jusqu'à la fin.

Denis Podalydès met en scène un Bourgeois Gentilhomme truffé de gags délirants qui ayant trouvé son public continue de tourner...

Double farce pour Jourdain



Alors que Jean Vilar en 1954, souhaitait défendre un Molière brut, économe, sans effet parasite : c'est à dire « jouer la réplique et rien d'autre », sans ornements qui dénaturent, Denis Podalydès, lui, en 2012 (première de sa production entre autres présentée au festival off d'Avignon), opte pour une surenchère de gags : le « bazar » plutôt que la simplicité primitive du texte. Mais un bazar chic, dont le luxe visuel s'appuie bien sûr sur les formidable costumes signés Christian Lacroix. Cela hurle et crie beaucoup, en un délire de grandiloquence, servant le ridicule magnifique de ce Monsieur Jourdain, qui se pique de grandeur noble. A trop imiter le paon, Jourdain le caricature sans le comprendre. Tel serait la vision d'un Podalydès, généreux en parures, mouvements rapportés, surenchère comique mais parfois hélas gags outrés (les mimiques des instrumentistes appelés à départager musique et danse dans l'acte I..., comme les perruques Grand Siècle systématiquement portées de travers, ou la répétition de la boucle amoureuse des couples associés, boudeurs et boudeuses alternés (Acte III) : Cléonte / Lucile, d'un côté ; le valet de Cléonte : Covielle et Nicole, de l'autre. Répéter c'est prendre le risque de l'exagération voire de la lourdeur épaisse. Autre faiblesse de notre point de vue, la chorégraphie des danseurs, sorte de mixte inabouti entre langage contemporain et gesticulation décalée.

Dans ce dispositif, le personnage de Jourdain, bien qu'incrédule et bon enfant qui s'émerveille, n'est qu'un benêt qui veut dépasser sa classe et effacer le noir étriqué, mais plein de bon sens, de son épouse.

Par contre la délicieuse et insolente mais juste servante Nicole (épatante jeune Manon Combes) perce infailliblement par sa sincérité

.

Filmé en novembre 2012 (déjà et à l'Opéra royal de Versailles : noblesse oblige), la production en costumes d'époque présente l'avantage de jouer tous les divertissements et

intermèdes chantés et instrumentaux comme les entrées de ballets délirants et poétiques conçus par Lully : ballet des tailleurs habillant Jourdain (fin du II); intermède de danses des cuisiniers (fin du III); cérémonie turque de l'anoblissement de Jourdain (conclusion du IV)... enfin le ballet des Nations pour conclure le drame. Le jeu des comédiens soulignent la farce et le comique des situations dont le cocasse déjanté (le chaos barbare voire quasi transe collective de la cérémonie de Jourdain en mamamouchi reste le grand moment dramatique et... musical). Évidemment en petit effectif instrumental, la bande de musiciens pilotée par le violoncelliste Christophe Coin n'égale pas les fastes d'un vrai grand orchestre aussi scintillant que celui de la version de Benjamin Lazar et du Poème Harmonique de 2004 (de surcroît sur instruments anciens, version de référence également éditée par Alpha). L'articulation affleure souvent le vociféré systématique (ainsi le personnage de Dorante agace à force de surjouer) mais l'intensité des acteurs rend le texte de Molière toujours aussi incisif et moderne.



Nonobstant ces réserves de « spécialiste théâtraux qui boude son plaisir », **le rythme de la performance, son caractère entier et parfois potache ont séduit le plus grand public.** Au Bourgeois Gentilhomme, on vient rire et se fendre la panse. Podalydès l'a bien compris. Il nous en donne pour notre argent. Et le DVD édité par Alpha vient à point nommé, souligner la grande cohérence d'une vision théâtrale directe, franche, déjantée. Car nonobstant nos réserves de détail, la production a du rythme, ne cherche pas la poésie ni l'alanguissement (vers lequel tant la musique de Lully) mais un certain état d'urgence habilement mesuré et canalisé qui explique 3 ans après sa création et au moment de nouvelles reprises aux Bouffes du nord en juin 2015, du 26 juin au 26 juillet 2015, son attractivité globale persistante. Après le ridicule des actes I, II et III, le spectateur découvre la

nouvelle intrigue et l'intelligence de Covielle qui permet au jeune Cléonte d'épouser en fin d'action, sa belle Lucille à la barbe du père, le dindon Jourdain.

Molière et Lully : Le Bourgeois Gentilhomme
Chambord, 1670.

Mise en scène : Denis Podalydès

Scénographie : Eric Ruf

Costumes : Christian Lacroix

Chorégraphie : Kaori Ito

Monsieur Jourdain : Pascal Rénéric

Madame Jourdain : Emeline Bayart

Le Maître de musique / Dorante : Julien Campani

Le Maître à danser / Cléonte : Thibault Vinçon

Le Maître tailleur / Covielle : Alexandre Steiger

Le Maître d'armes : Nicolas Orlando

Le Maître de philosophie : Francis Leplay

Le garçon tailleur / Lucile : Leslie Menu

Nicole : Manon Combes

Dorimène : Bénédicte Guilbert

Deux laquais : Hermann Marchand, Laurent Podalydès

Danseuses : Jennifer Macavinta, Artemis Stavridi

Cécile Granger, soprano

Romain Champion, haute-contre

Marc Labonnette, basse taille

Instrumentistes baroques dirigés par Christophe Coin

Enregistré à l'Opéra royal de Versailles en novembre 2012. **1**

DVD Alpha 707 – 2h45 minutes